

24 images

24 iMAGES

Le langage des bêtes *Le silence d'Orso Miret*

Pierre Barrette

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

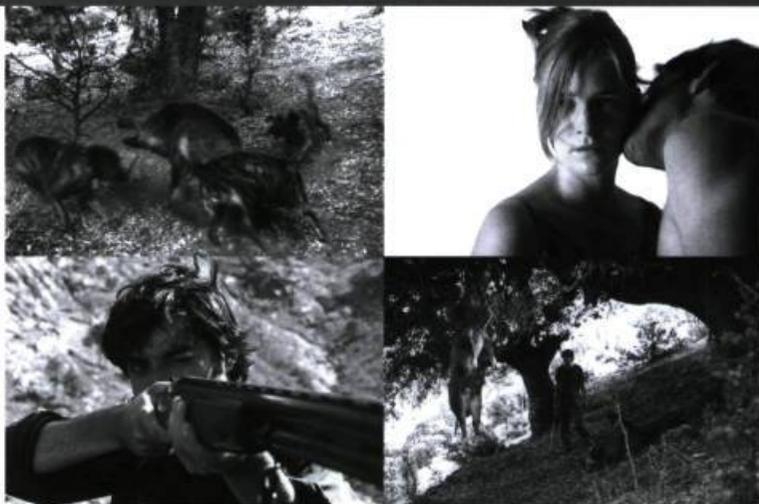
[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (2006). Review of [Le langage des bêtes / *Le silence d'Orso Miret*]. *24 images*, (126), 54–54.

Le langage des bêtes

par Pierre Barrette



Orso Miret fait se répondre des motifs et des symboles par un jeu de miroir, de répétition.

Le silence d'Orso Miret, gagnant du Prix de la critique québécoise pour le meilleur long métrage français au 1^{er} Festival des films de Montréal, est une œuvre forte et habitée. Le film révèle sans contredit un caractère d'auteur qui sait jouer de l'ellipse et du non-dit sans en abuser, et affirmer sa personnalité pour mettre en valeur la dimension immédiatement symbolique d'un cadre naturel, ici la Corse, filmée avec beaucoup de sensibilité – non pas comme la carte postale habituelle de *l'île de beauté*, mais comme ce territoire sauvage, brut qui a imprimé aux hommes qui la peuplent son caractère âprement violent. La scène de chasse en montagne qui ouvre le film est à ce titre exemplaire puisqu'elle sert à révéler, en même temps que le décor spectaculaire où prend place le drame, la manière dont les hommes sont *liés entre eux* et *liés au paysage*, comme par une alchimie secrète que Miret réussit très bien à distiller à travers moult détails qui forment la trame souterraine de l'histoire. Il y a une qualité presque documentaire à ces images de chasse qui résonnent comme l'écho troublant d'un autre temps, plus dur, primitif même, lié au présent par la persistance des rituels, expression d'une authentique culture. C'est là la force singulière de ce film que de faire entendre dans chaque image le vibrato particulier d'un monde dont les règles en apparence obsolètes constituent le ciment social dont il ne pourrait se passer.

Nous entrons dans cet univers opaque par le personnage d'Olivier, installé depuis des années sur le continent, de mère corse et de père français, et donc en partie étranger lui aussi à ce milieu. De passage pour les

vacances dans son village natal – avec sa fiancée qui attend un enfant – il tente tant bien que mal d'intégrer le groupe des hommes en allant avec eux à la chasse et en partageant les rituels qui s'y rattachent. Lorsque par hasard il assiste au meurtre d'une jeune caissière – le meurtrier appartient au cercle des chasseurs qu'il fréquente – il est forcé de choisir entre le respect de l'omerta, la loi du silence, et son désir de voir le coupable puni. Ce qui pourrait ressembler à un vague polar à la sauce corse trouve en fait sa singularité et sa justesse dans la manière dont Miret fait se répondre dans ce cadre de départ des motifs et des symboles qui, par un jeu de miroir, de reprise, de répétition, permettent que se déploie à toutes les strates du film une riche thématique de l'identité, mais aussi d'Éros et de Thanatos. Ainsi, le meurtre de la jeune femme et la mise à mort de l'animal forment ensemble un couple de figures qui se font écho tout en imprégnant le reste de l'œuvre d'un fort principe de mort, alors même que la fiancée d'Olivier, enceinte et rayonnante de vie, est montrée la plupart du temps nue, occupée à se baigner dans une cascade ou à bronzer sur une pierre. Ces deux pôles sont aussi clairement présentés comme des alternatives dans la quête identitaire du héros, qui doit choisir entre la fidélité à ses racines, au principe masculin, à la loi non écrite de l'île ou alors accepter de construire sa propre identité de père et d'amant.

Il est par ailleurs dommage que le jeune réalisateur ait senti le besoin d'atténuer la rugosité particulièrement efficace du drame en question par certains éléments qui lui sont étrangers, à commencer par une musique trop insistante – quoiqu'en elle-

même assez juste – qui tend à faire mentir le titre en insufflant un lyrisme parfois appuyé à des scènes qu'un strict dénuement aurait mieux habillées. Les nombreuses séquences oniriques – censées renvoyer aux rêves des personnages – tombent pour leur part dans un symbolisme un peu facile, que renforce le choix de les tourner en noir et blanc. Ces éléments, sans être mièvres à proprement parler, contrastent fortement avec le réalisme cru des meilleures scènes du film, notamment le corps à corps sanglant des chiens avec le sanglier, véritable épiphanie pour le héros qui trouvera dans cette vision la force d'assumer sa différence, son identité, son nouveau rôle. C'est dans cette perspective que la fin énigmatique du *Silence* trouve sa beauté et son sens ; la promeneuse solitaire prise dans l'orage et qui refuse l'aide d'Olivier, c'est déjà, sur le mode allégorique auquel nous a préparés toute l'histoire, son double, son destin, le chemin qu'il est désormais prêt à emprunter. 

France, 2004. Ré. : Orso Miret. Scé. : Miret, Roger Bohbot, Agnès de Sacy. Ph. : Olivier Chambon. Mont. : Agnès Bruckert et Bénédicte Brunet. Mus. : Reno Isaac. Int. : Mathieu Demy, Natacha Regnier, Thierry De Peretti, Muriel Solvay, Angèle Massei, Pierre-Marie Masconi. 114 minutes. Couleur. Dist. : K-Films Amérique.